

hoire histoire, trop peu connue et trop peu appréciée. Nous donnons aujourd'hui, d'après Garneau, en lui laissant la responsabilité de ses jugements, le récit de cette épouvantable tragédie qui fit pendant de longs mois régner la terreur dans toute l'île de Montréal.

Contre toute attente, dit Garneau, depuis plusieurs mois le pays jouissait d'une tranquillité profonde, que des bruits sourds d'invasion ne purent troubler. Quoiqu'on se prit quelquefois à s'étonner de ce calme dans lequel, sans la lassitude générale, on aurait pu voir quelque chose de sinistre, et que le gouverneur eût été positivement informé que les Iroquois préparaient un gros armement, on trouvait le repos si doux qu'on ne voulut pas y croire. M. Denonville en parla aux Jésuites, qui lui dirent que l'auteur de ce rapport était indigne de foi. D'ailleurs, tout le monde s'était familiarisé depuis longtemps avec les irruptions passagères des Indiens ; et, comme le marin qui, insoucieux de la tempête, s'endort tranquillement sur l'élément orageux sur lequel il a passé sa vie, les premiers colons s'étaient accoutumés aux dangers que présentait le voisinage des barbares, et vivaient presque dans l'oubli de la mort qui pouvait fondre sur eux à l'instant qu'ils y pensaient le moins.

L'on était rendu au commencement d'août, et rien n'annonçait aucun événement extraordinaire, lorsque tout tout-à-coup 1400 Iroquois traversent le lac St-Louis dans la nuit du 5, au milieu d'une tempête de pluie et de grêle qui favorise leur projet, et débarquent en silence sur la partie supérieure de l'île de Montréal, dans le quartier appelé la chine.

Avant le jour, ils sont placés par pelotons, en sentinelles, à toutes les maisons sur un espace de plusieurs lieues. Tous les habitants étaient plongés dans le sommeil, sommeil éternel pour un grand nombre. Les sauvages n'attendent plus que le signal, qui est enfin donné. Alors s'élève un premier cri de mort ; les maisons sont enfoncées et le massacre commence partout à la fois ; on égorge les hommes, les femmes et les enfants ; on met le feu aux maisons de ceux qui résistent afin de les forcer à sortir, et lorsqu'ils sortent ils tombent entre les mains des sauvages qui essuyent sur eux tout ce que la fureur peut inspirer à des barbares, et ils la poussèrent même à des excès dont on ne les avait pas encore crus capables.

Ils mettent les enfants vivants à la broche et forcent leurs mères à les tourner pour les faire rôtir. Ils s'épuisent pendant de longues journées à inventer des supplices. Deux cents personnes de tout âge et de tout sexe périssent en moins d'une heure dans les flammes. Un grand nombre d'autres sont emmenées dans les cantons pour y subir le même supplice. L'île entière est inondée de sang et ravagée jusqu'aux portes de la ville de Montréal. De là les sauvages se portent sur la rive opposée et la paroisse de la Chenaie est massacrée ou incendiée toute entière.

Rien ne se présenta pour arrêter ce torrent dévastateur qui